

la revue de
L'ÉCRAN

IDÉES-INFORMATIONS-CRITIQUE
PARAIT TOUTES LES SEMAINES

N° 650 B

4 Frs.

25 Novembre 1945

MARIKA RÖKK *dans*
LE DEMON DE LA DANSE

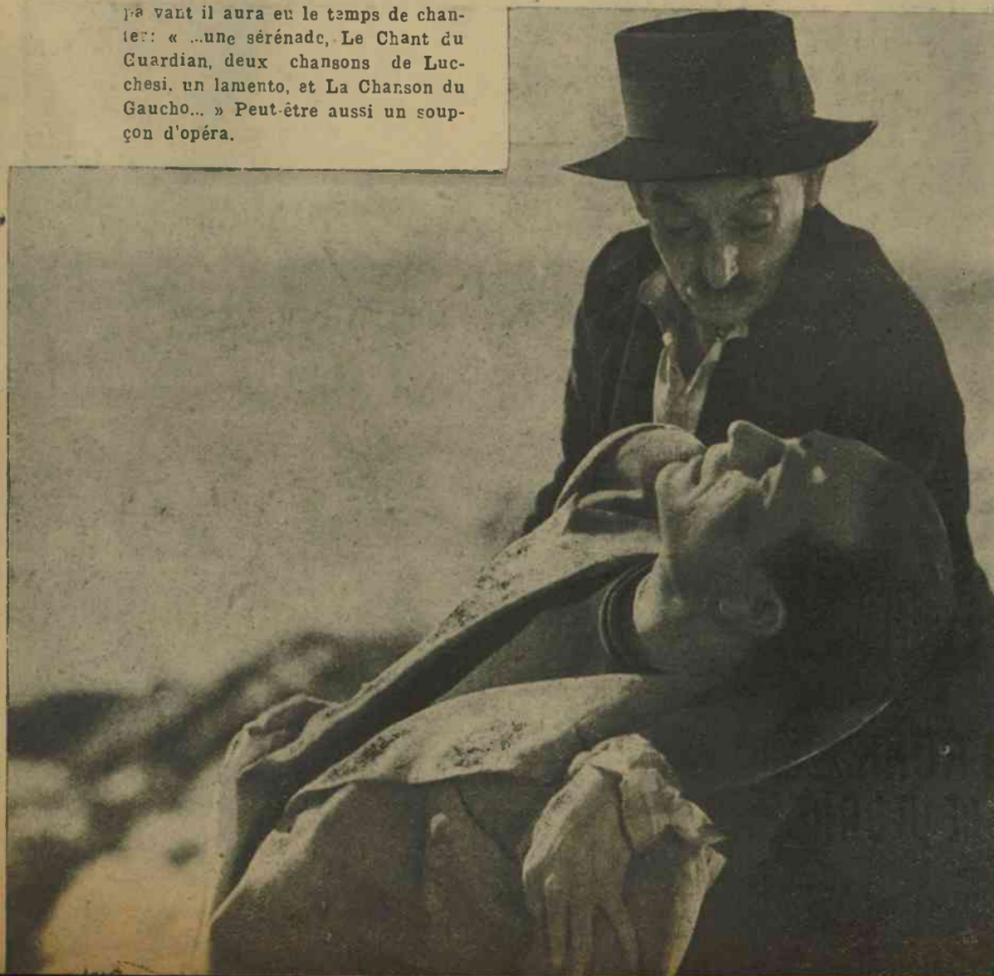
TINO ROSSI
se meurt...



...une bonne vingtaine de fois sous les yeux de Maurice Cam, metteur en scène de L'Île d'Amour. Au jour va il aura eu le temps de chanter: «...une sérénade, Le Chant du Guardian, deux chansons de Lucchesi, un lamento, et La Chanson du Gauchon... » Peut-être aussi un soupçon d'opéra.



TINO ROSSI
est mort.



NOUVELLES...



Le prochain film d'Edwige Feuillère serait *Le Chevalier d'Argile*.

On annonce qu'André Claveau fera bientôt ses débuts à l'écran.

J. P. Paulin a tourné les extérieurs d'*Echec au Roi*. Les prises de vues en studio auront lieu en Janvier. Rappelons la distribution complète du film: Odette Joyeux, Lucien Baroux, Georges Marchal, Gabrielle Dorziat, Jacqueline Ferrière, Catherine Morgane, Madeleine Rousset, Jacques Varennes.

Voici une autre distribution non moins complète celle du *Carrefour des Enfants Perdus* qui sera mise en scène par Léo Joannon: René Dary, Serge Reggiani, A. M. Julien, Jean Mercanton, Raymond Bussières, Béral, Janine Darcey, Myrio Burnay.

Et pour terminer, celle du *Bat des Passants*: Annie Ducaux, Jacques Diamant, Catherine Fontenay, Léon Bellères, Michèle Martin, Paul Oetly, Georges Péclet, Madeleine Rousset, Riandrey, Jo Dervo, Emile Drain, Bijou, Jean Morel et Charrette.

Le prochain film de Christian Jaque, change, déjà ! de titre et devient: *L'Ordre Cavalier*, tandis que la sortie du *Voyage sans Fin* est prévue pour Noël, à Paris, au Paramount.

On va porter à l'écran le roman de Robert Gallard: *Les Jeas de chaîne*.

Une pièce nouvelle de Claude André Puget va être créée au théâtre Montparnasse dans une mise en scène de Gaston Baty. Le titre en est: *Le Grand Pouet* et les interprètes principaux: Georges Rollin, Jacques Gréfillat et Lucy Luger. Costumes de Marie Hélène Dasté.

Pierre Brasseur travaille à une nouvelle pièce dont le titre serait *Notre femme qui est au Ciel*.

DE PARTOUT...

Les cinéastes se plaignent souvent de ce que le travail dans la corporation manque d'unité. Ils ne sont pas les seuls. On sent très souvent dans beaucoup de leurs œuvres la limite du travail (et du talent) du scénariste, du dialoguiste, du metteur en scène. Il se trouve pourtant que chacun d'eux est toujours très content de son apport et qu'il déplore seulement l'intervention imbécile d'un dialoguiste pour pouponnières ou d'un adaptateur sans honnêteté. On sait aussi quels sourires accueillent le générique d'un film écrit, dialogué et mis en scène par un seul individu. Tant il est vrai que nous répugnons aux solutions extrêmes...

Mais quand Sergo de Poligny porte à l'écran un scénario de Serge de Poligny, qu'il demande à Jean Cocteau des dialogues et à Roger Hubert la photographie on peut penser qu'il a mis de son côté le plus grand nombre de chances. L'histoire sera sauvegardée elle prendra pour nous les apparences les plus séduisantes. Ainsi se trouvent exaucés d'un même coup les vœux et les désirs de tous ceux qui s'intéressent au cinéma. La qualité du dialogue doit assurer l'acquiescement des uns, les images emportent sans discussion le réticence des autres.

Cela ressemble à une épreuve de vitesse un peu fantaisiste: « Prenez le chemin qu'il vous plaira, l'essentiel étant d'arriver conquis à la fin ». Voilà pourquoi on ne peut donner du Baron Fantôme une définition exacte qui tienne en quatre lignes, sans une certaine malhonnêteté. Mais on peut lui reconnaître beaucoup d'habileté, un dosage assez savant de tout ce qui peut intéresser le public en général et l'amateur, en particulier. Voilà pourquoi il y a les personnages d'André Lefaur et d'Aimé Clariond qui jouent un peu en dehors une



PRIVILÈGES de la QUALITÉ...

très amusante comédie, et deux histoires d'amour enfantines et troublantes. Et la promenade dans la nuit d'Alain Cuny somnambule, et l'apparition fantomatique du Baron et, enfin, l'épilogue, rassurant, sérieux dans la bonne norme des jeunes filles qui se marient et disent adieu à leur enfance...

Tout cela minutieusement contrôlé par un goût, une adresse, une sorte de vénération qui ne se dément pas durant tout le film. Comme un certain respect qui aurait saisi à la fois les interprètes et le réalisateur. Le respect et la crainte d'abîmer une belle hitoire, fragile, irisée jaune ou bleue triste ou gaie, couleur du temps et de nos souvenirs. Et on comprend que vue ainsi à travers l'expérience et le talent de tous elle soit devenue une œuvre de qualité...



LE POINT DU CINEMA EN DEUX SEANCES...

Dans notre précédent article, nous avons essayé de montrer combien la vie cinématographique reste intense en dépit de circonstances paradoxales. Seule industrie française dont les conditions de travail se rapprochent de celles d'avant-cette guerre, le Cinéma a su profiter d'une époque, somme toute favorable aux expériences, puisque le public va tout voir sans choisir. Le film romancé français a reconquis une classe internationale et l'on peut saluer la naissance — ou la renaissance — d'un style français. Bien qu'il soit moins facile de dégager pareil résultat dans les courts métrages dit « de première partie », il est certain qu'un gros effort a été accompli dans la recherche de la qualité. C'est ce que le spectacle d'Arts, Sciences, Voyages à Paris nous a donné l'occasion de constater.

Spectacle et Cinéma.

Nous nous sommes réjoui qu'un « grand film », qui l'hiver dernier, était considéré d'avant-garde, suscite maintenant une « Ecole » grâce à laquelle la foule des spectateurs puisse rencontrer la Beauté.

Mais, le grand film — le film romancé, — s'il en est le plat de résistance, ne compose pas à lui seul, un programme. Les courts métrages dits « de première partie » qui l'accompagnent, bien que généralement moins ambitieux et moins exposés aux critiques, ne doivent néanmoins pas être oubliés. C'est l'ensemble qui crée le spectacle cinématographique.

Réunir une dizaine de courts métrages pour tenter d'en faire un programme est donc une formule audacieuse. Il semble y avoir là un véritable défi aux habitudes acquises. Les « Cinémas » eux-mêmes ont presque toujours présenté un grand film avec leurs journaux d'actualités. En fait, on obtient ainsi un « spectacle » dont la copieuse abondance frise le décadentisme baroque. Mettons que ce soit au vrai spectacle de Cinéma ce que le Music-Hall est au Théâtre et n'en parlons plus. Là, d'ailleurs, n'est pas notre sujet.

Chacun des éléments du spectacle cinématographique : grand film, actualités, documentaire, dessin animé suit sa route, marchant vers son propre horizon sans empiéter sur les ambitions ou l'esthétique du voisin.

« Tranche de Vie ».

Comme le remarquait dernièrement un critique parisien cette esthétique est bien difficile à définir parce qu'elle participe à la fois de la plastique et de la cinétique, du théâtre et de la photographie, de la littérature et de la musique, ce qui a fait qualifier le Cinéma d'art hybride.

Mais, il est un cinéma « pur », essentiellement original qui ne doit rien à d'autres disciplines: c'est le document filmé d'actualité.

Rien ne peut mieux le démontrer que la courte — trop courte, au gré du public — rétrospective d'anciennes « actualités » qui nous a été présentée. Depuis les premières et attendrissantes images de Louis Lumière, avec la sortie des usines et l'arrivée du train en gare de La Ciotat, jusqu'à la catastrophe du dirigeable transatlantique géant « Hindenburg » dont rien ne peut égaler la tragique horreur.

Là, où la plume serait impuissante, l'objectif enregistre froidement et raconte fidèlement — avec quelle éloquence ! — l'événement le plus grandiose comme l'incident le plus minime, le plus atroce comme le plus loufoque. C'est le document irréfutable, pris sur le vif : l'indéniable « tranche de vie ».

Faire voir.

La présentation des êtres et des choses pour les décrire, la composition des scènes, la recherche des angles et des éclairages, finalement les astuces du montage l'ont peu à peu enrichi. Et l'actualité est devenue le « reportage filmé ».

Celui de nos confrères Jean Coupan et André Castelot: *La Machine à Refaire l'Histoire* pour-

rait être particulièrement significatif non par une qualité exceptionnelle, ni par une nouveauté particulière mais parce qu'il montre les rouages multiples d'une œuvre d'actualité.

Prendre parti.

Car, il ne s'agit plus de simples réflexes de métier, on a le temps de réfléchir. Il ne suffit pas de faire voir, il faut montrer et même souvent démontrer. Il faut, tout comme dans un grand film romancé prendre parti. C'est cette audace qui manque généralement à nos spécialistes du documentaire.

Laissons de côté, faute de place, *La main de l'homme* de Jean Tedesco (l'idée est belle, le sujet inopérable) mais les auteurs sont passés à côté de ce sujet trop vaste ou trop aride. Présents également sur *Sourcellerie et Radicathèse* de Paul de Roubaix.

Montrer quelque chose.

Et, nous arrivons à ce que nous considérons comme le meilleur film de ce spectacle, rien qu'il ne soit ni le plus long ni le plus prétentieux. Il s'agit d'une amusante fantaisie de Jacques Lemoigne: *Paperasses* vue par J. K. Raymond-Millet.

C'est encore une suite de scènes mais adroitement liées ensemble par lesquelles on entreprend de nous montrer gaiement l'empire du papier, sous toutes ses formes sur notre chienne d'existence et, on y réussit avec une tendre drôlerie qui rejoint la poésie à plus d'un endroit.

Nous ne nous en étonnons pas: « J. K. » (comme l'appellent ses amis) est poète et a écrit quelque part:

Ne ressemblons point au casseur de pierres de la Bastille qui annonce pendant des heures qu'on va voir ce qu'on va voir, et qui ne fait jamais rien voir...

Malgré les apparences, c'est un programme difficile et il faut bien du talent, de l'imagination aussi, pour y atteindre.

Les premières images nous montrent deux jambes d'homme qui marchent rapidement vers un but précis que nous ignorons. Elles traversent une rue, franchissent une porte... Un coup de poing orgueilleux sur une tablette, nous sommes au Bureau de l'Etat-Civil d'une Mairie:



Une image du Rodin de Lucot. Magnifique illustration d'une grande œuvre mise ainsi à la portée de tous avec une grande honnêteté et un sens artistique très louables.

ARTS . SCIENCES . VOYAGES

Recherche de la qualité dans le court métrage

par G. H. GALLET

le vieux fonctionnaire poussiéreux qui somnolait parmi ses lourds registres sursaute. Un père vient déclarer la naissance de son enfant, et le doigt du budgétivore tourne lentement; les grands feuillets de papier épais penchent qu'une voix aux intonations narquoises se moque à chaque page: Paperasse... paperasse!.. paperasse!

Plus tard, l'enfant est devenu un homme (Louis Ducroux), il fait une carrière de bureau-crata... Paperasse... Huissier, journaux, bigoudis, Paperasses. Il traverse à côté des clous et un agent lui demande ses « papiers ». Excéé il réplique: « Lesquels ? » et il étale sur un banc sa carte d'identité sa carte d'alimentation, ses feuillets de tickets, sa carte professionnelle, sa carte de tabac, son permis de conduire, sa carte de textile etc. etc... L'agent lui dresse convention Paperasse... qu'il règle avec un billet... Paperasse.

Et, même mort le papier le poursuit encore. Nous assistons à son enterrement sous une pluie fine de Toussaint, avec des parapluies des yeux crottés et pressés d'en finir. Un ami, ou son chef de service, lit un discours d'adieu soigneusement préparé. Paperasse... Aussitôt terminé, les parapluies fument sous la pluie et le discours va rejoindre les feuilles mortes dans le ruisseau. Paperasse...

Un peu de gaieté, S. V. P.

C'est un peu longuet, mais il y a de nombreux passages de cette qualité. L'ensemble montre que le domaine du « court métrage » est loin d'être totalement inutilisé.

Pourquoi ne tourne-t-on pas de petits films « gais » ? Leur utilité pour l'apprentissage de nos jeunes techniciens entre autres n'est pas à démontrer. On sont les « farces » d'antan? Compterait-on exclusivement sur le dessin animé pour nous apporter un peu de rire et de détente au cours de cette « première partie », et pourquoi ?

D'ailleurs, si le court métrage français a déjà montré ses réelles qualités avec les *Légendes des Maisons Mortes* de Paul Ollson et le *Rodin* de René Lixot, par exemple ou en est le dessin animé français qui a suscité et déçu tant d'espoirs depuis trois ans ?

La phrase de J. K. Raymond-Millet que nous citons tous à l'heure semble s'y appliquer de façon trop pertinente. On nous a beaucoup promis — à son de trompe — nous attendons toujours...

Et le Dessin Animé Français ? ...

Ce n'est pas *Les Passagers de la Grande Ourse* de Paul Grimault qui nous feront changer d'opinion, en ce qui concerne la venue prochaine d'un dessin animé français de qualité, bien que modestement annoncée comme le « premier dessin animé français en couleurs ».

En fait, ce « premier » dessin animé français en couleurs n'est pas le premier. On prend même le soin de nous faire passer en revue les précédents du même auteur. Vous les avez probablement déjà vus, il y a cinq ou six ans mais pendant l'extrait, dans la publicité : O' Cap et la culture du cheveu, Radio-Ducretet et le naufragé dans son île déserte, la lampe Mazda et une sorte d'opéra-bouffe sur le Soleil anémié que l'ingestion d'une lampe Mazda revigore pendant que les planètes et les étoiles tournent en ballet autour de lui. Ce n'est pas qu'ils fussent mauvais, dans leur genre ils avaient même certaines qualités humoristiques, musicales et même artistiques qui les différenciaient nettement des anciennes publicitaires habituelles. *Les Passagers de la Grande Ourse* sont de la même veine. Ils avaient été préparés avant la guerre pour la publicité d'Air-France. Un laissé pour compte de grande mission, quoi !

Tout de même, c'est le meilleur dessin animé français que nous ayons vu. Il n'y a pas grand mérite. L'exécution, bien que d'honorable qualité est courte de fantaisie malgré quelques gags humoristiques. Si les couleurs sont souvent d'une tonalité délicate, quel manque de dynamisme dans le « récit » ! C'est du travail honnête, bien fait, rigoureusement prévu. On pourrait reconstituer aisément le découpage, image par image, numéro par numéro, avec plans, travellings, contre-champs. C'est calqué sur la technique du grand film mais ce n'est pas du dessin animé qui a d'autres lois.

L'argument est mince : un gosse et son chien s'introduisent dans le chantier où le navire aérien « La Grande Ourse » (ça fait poétique dans le titre), terminé, attend l'heure de son lancement. Une grue automatique les saisit et, les voilà à bord de l'aéronef désert. Le passager clandestin tripote des leviers et la « Grande Ourse » décolle majestueusement. Ensuite, quelques démêlés avec le robot-valet de chambre du bord et le film tourne court pour se terminer brusquement. Le diner est servi et le robot apporte un « os » magni-

fique sur un plat d'argent au brave toutou éberlué. Les 300 mètres sont passés...

VICTOR HUGO A LA RESCOUSSE

Des trois personnages: le gosse, le chien et le robot, c'est le chien le plus réussi mais il est de la nichée du célèbre « Pluto » et il me semble bien que le robot s'est déjà rencontré avec le canard « Donald ».

Le plus amusant de cette histoire c'est que le navire aérien sort tout droit — ou à peu près — du cerveau génial du père Hugo... simplement. Paul Grimault, en le dessinant, n'a eu qu'à s'inspirer de cette minutieuse description prise dans le quatrième volume de la *Légende des Siècles*:

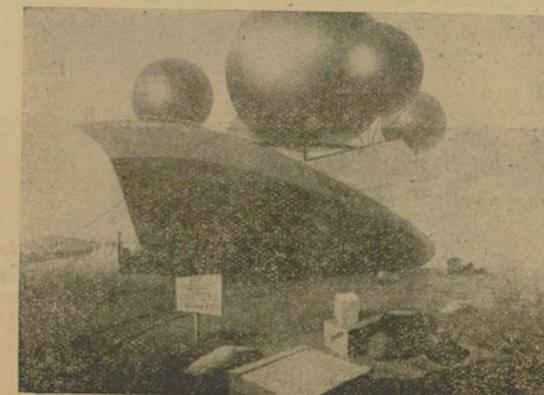
... Une sphère de cuivre énorme fait marcher Quatre globes où pend un immense plancher. Elle respire et fuit dans les vents qui la bercent. Un large et blanc lunier horizontal que percent Des trappes, se fermant, s'ouvrant au gré du [re]tin. Fait un grand diaphragme à ce poumon d'airain; Il s'impose à la nue, ainsi qu'à l'onde un liège. La toile d'araignée humaine, un vaste piège De cordes et de nœuds, un enchevêtrement De soupapes que meut un câble où court l'at- [m]ant. Une embûche de treuils, de cabestans, de mou- [nes]. Prend au passage et fait travailler tous les [souffles]... (Plein ciel).

et le poète ajoute que :

...Ce vaisseau construit par le chiffre et le songe Et blouait Shakespeare et ravirait Euler.

Tout ce parainage littéraire et cette poétique vision ne suffisent pas. Le groupe des Gémeaux paraît disposer de moyens techniques qui devraient permettre de travailler sérieusement...

Voici La Grande Ourse amarré. On peut y suivre avec le doigt la description de Victor-Hugo devenu conseiller technique pour dessins animés... (Photo Serge)



LA LEÇON DE MELIES

Il faut bien avouer que la France n'a aucune tradition dans le dessin animé, les courtes bandes d'Emile Cohl qu'on nous a montrées sont d'une pauvreté puérile. Malgré leur époque (1908), il fallait réellement un public facile à contenter pour accepter ces *Pieds Nickelés* navrants. A aucun moment, en aucune manière, ces enfantillages ne peuvent prétendre représenter le dessin animé ce que les bandes de Melies sont pour le film photographique.

Là, c'est le règne de la fantaisie la plus stupéfiante et nous restons abasourdis devant le génie prophétique de ces *Hallucinations* du Baron de Munchhausen que nous avons également revues au même spectacle — et qui ne sont pas son chef-d'œuvre.

Ce sont les rêves d'un souper qui a trop bien dîné, avec monstre apocalyptique, l'éléphant comique, femme-araignée, lune qui tire la langue, que sais-je ? Quelle richesse d'imagination !

Et comment ne pas comprendre que cette féerie aux gestes saccadés est plus loin du film romancé que des dessins animés, c'est ce que notre confrère Arthur Hoere soulignait très justement dans « *Comœdia* » en y voyant une préfiguration des dessins animés.

Ce diable de Melies avait tout deviné, tout prévu, tout imaginé. On est toujours obligé de revenir à lui quand on parle du « spectacle cinématographique » et le dessin animé français pourrait beaucoup en apprendre.



Et si le Cinéma leur donnait...

LIEURS HUIT JOURS ?

Jean Chevrier qui fut assassin peureux et forçat a commencé ainsi accessoirement une belle carrière. Il est vrai qu'il avait fait des débuts tout aussi prometteurs dans l'armée...

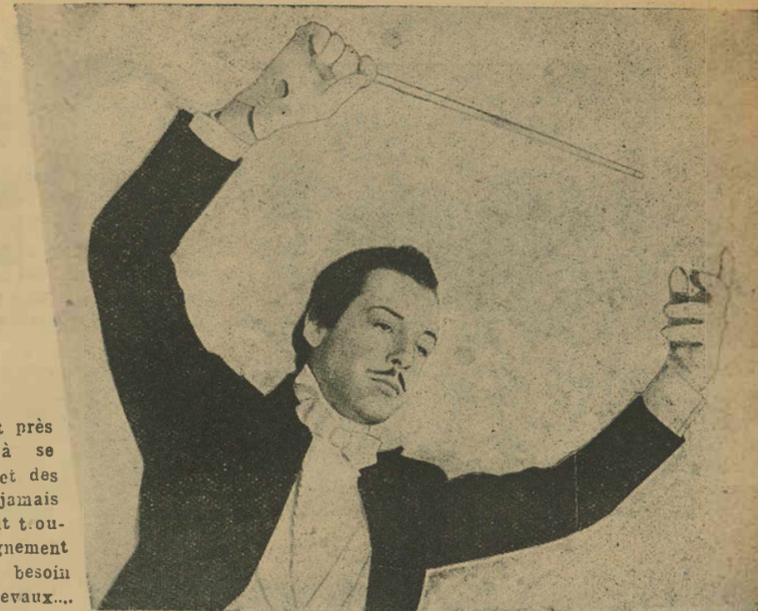
Un acteur de cinéma qui soigne sa publicité en a besoin, parce que la terre tétine, parce qu'il faut bien vivre, parce que c'est l'habitude, parce qu'il est trop tard pour changer, parce que c'est la vie, la sienne... C'est vrai pour quelques uns, encore qu'il n'y ait pas lieu de s'en vanter. Cela ne l'est pas pour la majorité. En réalité et lorsqu'on y est, c'est une des quatre ou cinq manières les plus faciles de gagner de l'argent. Mais, l'histoire l'a prouvé, c'est une facilité apparente. Le Dieu cinéma est au fond un tyran perfectionné, parfaitement au point qui paie les services qu'on lui rend et ne donne rien en prime qu'une chose assez légère, une sorte de ballon rouge qu'on promène au bout d'une ficelle : l'illusion...

C'est pourquoi lorsque l'acteur est doublé d'un homme, il considère son expérience cinématographique, comme un tremplin à d'autres expériences qui puissent exiger de lui autre chose que des grimaces sans suite, autre chose qu'un semblant d'amour pour une jolie fille, ou un semblant de douleur pour la même.

Ils lui devraient leurs carrières futures !!!

Alors il peut se donner la satisfaction combien subtile, de faire à son tour manœuvrer ses ex-collègues et de chien savant devenir dompteur. On dit alors qu'il est devenu metteur en scène et, bien entendu, on le dénigre et on l'envie. Cela ressemble au fond à une revanche et aussi coïncidence, à une sorte d'amour passionnée pour son maître. Il y a encore ceux qui dressent entre le cinéma et le reste le mur de leur vie privée...

Si nous en croyons les reportages officiellement indiscrets, cette vie-là consiste



Fernand Gravy qui mit près d'une dizaine d'années à se libérer de la musique et des musiciens sans avoir jamais appris le solfège. Il peut trouver un précieux enseignement pour l'avenir... Si besoin était et après les chevaux...



Gaby Morlay qui travailla avec tant de succès dans le mélo (et avec tant de talent aussi) a fait il n'y a pas longtemps en moins de quatre vingt dix minutes toute une carrière avec un voile bleu...



Jules Berry qui pourrait être n'importe quoi « avec les mains ». Par exemple dresseur de chiens dans Le Jour se lève. Ou maître chanteur ou canaille patentée comme il lui fut si souvent dit quand il faisait du cinéma...



Fernand Ledoux, lui, fut une fois clown. Il semblait très doué et n'était le talent avec lequel il incarna si souvent les braves gens on lui dirait volontiers de persévérer dans cette voie...

aujourd'hui en jardinage... Ces messieurs-dames sont très préoccupés de ce que leur donnera leur maison de campagne ou leur jardin parisien. Mais cette culture au centimètre carré surveillée soupçonneusement par le jardinier titulaire de la besogne et non du titre est un prétexte à photos originales. Car enfin le cinéma, duquel ces serviteurs non reconnaissants médisent de tout leur cœur, le cinéma a fini par se venger... Et on peut se demander en sou-



Edwige Feuillère ferait sans effort une très bonne directrice de théâtre. Nous parlons en personnes qui ont vu Lucrèce et savent que pour monter le décor du II dans Roméo et Juliette elle ne craint personne. Pour jouer la scène du balcon non plus d'ailleurs...

riant ce que ferait devant une enclume ou même une machine à écrire Monsieur Igrecède qui, dit la critique : « incarne avec bonheur les rôles les plus divers ». Il y a gros à parier que prisonnier de l'illusion qu'il doit nous donner et sans le secours du maquilleur, du costumier, du metteur en scène et de l'expérience, non cinématographique celle-là, Monsieur Igrecède se tapera sur les doigts et mettra le carbone à l'envers...



Raymond Rouleau qui fit de très bons débuts de policier dans Dernier Atout, semble vouloir de l'avancement. De commissaire de police dans Madame Clapain et détective amateur dans l'Aventure est au coin de la rue... Tous les espoirs lui sont permis.

A moins que pour chacun de ses rôles il ne soit vraiment et selon l'expression consacrée « entré dans la peau du personnage ». Auquel cas tous les espoirs lui sont permis. Le cinéma peut renvoyer demain tous ses esclaves. Forts de ses leçons, ils iront dans ce qui leur reste de vie toucher à tout avec un égal bonheur. Teint de blanc, (forcé de l'habitude ou maquillage) et grâce souveraine...

G. G.



Quant à Tino Rossi, ayant prouvé dans Le Soleil a toujours raison qu'il n'avait aucune disposition pour la peinture, il pourrait à la rigueur aller travailler à cette fameuse route saharienne qui dans Le Chant de l'Exilé...

GILBERT Gil ou

l'impossible jeune premier ..



Il ressemble un peu à un symbole : celui d'une jeunesse travailleuse, émérite, assez douée et timide. Ressemblance lointaine incontrôlable, et passagère. Et à première vue, sans réflexion, on dirait de lui plus sûrement, qu'il est grand, mince avec beaucoup de cheveux et une tête, qui même vue de face a toujours l'air de profil. Avec quelque chose d'aigu et de buté, de franc et de subtil qui peut déconcerter. Une grande application, une grande honnêteté. Il joue sérieusement, même si c'est drôle, avec un évident désir de bien faire, une sorte d'obstination attendrissante, une grande attention qu'il prête à tout ce qui l'entoure.

Il ressemble aussi à Pierre Blanchar. Et ce n'est certes pas nouveau. Monsieur



« J'aime Marie Déa. Elle m'aime aussi dirait-on. Hélas dans mon dos mon pantalon se consume sous le fer à repasser... » (Secrets).

Corbeille me dit que c'est le dixième du courrier des lecteurs. Il y a des légendes qui ont la vie dure. La sympathie que lui porte Pierre Blanchar et l'admiration qu'il lui rend au centuple, une similitude dans le regard, dans le profil, leur ont valu cette parenté indéfectible. Il faut se faire une raison : tant qu'ils auront des admirateurs, il en sera ainsi...

Et puis on se souvient avec émotion du Coupable, d'Une Femme sans importance. Et on se dit, mon Dieu, qu'une telle insistance à jouer les père et fils, doit bien cacher une vérité qui lui ressemble elle aussi...

Mais Gilbert Gil possède en plus, non la jeunesse car Blanchar a dans son regard toute la jeunesse que donne l'intel-

ligence et la curiosité, mais une foi, un enthousiasme qu'il réprime et qui apparaissent de temps en temps, par éclairs. Il a, déjà, au cinéma, une carrière enviable. Il a eu de bons rôles, comme dans Pépé le Moko (encore qu'il ne faille pas confondre bons rôles et rôles importants), Une Femme sans importance, de moins bons

comme dans... quelques autres. Il réussissait dans Abus de confiance une étonnante composition de garçon peu recommandable avec conviction et talent.

Secrets enfin lui a donné un vrai, un grand rôle. Un personnage, une idée même séduisante par son désir de s'évader du banal. Beaucoup, dont le signataire, l'ont assimilé un peu trop vite à un Don Juan, non défendable par le pouvoir qu'on lui attribue. Or, et c'est Blanchar qui parle, il fallait que l'amour de Marie Thérèse pour ce précepteur soit aussi insensé que celui de Titania pour Bottom. Mais il manquait à Gilbert Gil, cette tête d'âne dont parle aussi Blanchar. Ce n'est pas l'idée de son succès qui est choquante c'est l'excès de la chose. Et il n'y a pas comme dans Shakespeare le recours de l'apparence physique qui nous mette sans discussion devant un fait, une réalité... Incompris donc, Gilbert Gil fit néanmoins une création très honnête et par instants émouvante.

Depuis La Glu et Les Grands il a progressé, lentement. On sent en lui une indépendance, un refus d'adopter le genre trop parfaitement semblable des jeunes premiers du jour. Et c'est parfait, car il ne devrait pas être nécessaire d'atteindre un âge respectable pour jouer autre chose que des personnages conventionnels. On sait trop de quel mortel ennui certains beaux garçons nous font payer leurs apparitions à l'écran. On sait trop de quelle absence de talent offensante on nous régale à chacune de leurs sorties. Et il est extrêmement sympathique de voir un Gilbert Gil travailler sans arrêt, acquérir un métier, un talent pas toujours perceptible d'un film à l'autre, mais dont nous ferons une addition réconfortante dans quelques années.

En ce temps-là les lecteurs de la Revue écriront à Monsieur Corbeille, pour lui demander si... : « le jeune homme qui joue dans... le rôle de... est bien le fils de Gilbert Gil qui jouait son père dans... et par conséquent le petit fils de Pierre Blanchar. » Car si l'histoire est un perpétuel recommencement, le Courrier des Lecteurs ne le lui cède en rien !!!

Gef GILLAND.

JACQUELINE GAUTIER

**OU LA FIN D'UN
COMPROMIS**



Confidemment la première fois que j'ai vu Jacqueline Gautier, c'était dans Signé Illisible, je l'ai trouvée charmante, bien sûr, talentueuse, évidemment, mais un peu copie. De qui ? C'était difficile à dire. Quelque chose comme une Edwige Feuillère en puissance et une Micheline Presle moins acide. Un très agréable mélange en somme.

Depuis il a été dit et répété que son esprit comme ses jambes n'appartenait qu'à elle et que ce serait plutôt Edwige Feuillère qui... Parfaitement, les admirateurs sont ainsi faits. Depuis surtout, Jacqueline Gautier a eu avec Huit Hommes dans un château, l'occasion de faire quelque chose, d'important, de charmant quand même, un de ces rôles en or qui emballent le spectateur et lui font retenir le nom de l'interprète. Huit hommes dans un château, c'était une histoire policière un peu embrouillée mais très gaie. On s'en aperçut très vite, le principal argument du film était le couple de policiers amateurs pas nouveaux, mais gentils, que formaient René Dary et la petite Jacqueline Gautier. Cela commençait fort drôlement par une tentative de conciliation chez Monsieur le juge et finissait tendrement par un nouveau bail entre les époux déjà cités. Entre temps, la petite en question avait fait montre d'une grande habileté et de beaucoup de fantaisie.

Ce n'était pas pour elle des débuts puisqu'elle doublait Alice Cocca dans Histoire de Rire, il y a trois ans et puisqu'elle avait beaucoup appris un peu partout en travaillant, en regardant, en passant comme ça d'une pièce qui se joue bien à une doublure qui se joue moins. Après Huit Hommes, ce fut le départ. A vos ordres Madame ne lui demanda pas grand chose mais elle le fit bien et pour Feu Nicolas elle se vieillit un peu, sans doute pour donner un peu de vraisemblance à l'histoire. Le rôle est bref, trop bref et nous pouvons nous en plaindre. Il va nous falloir attendre Le Mort ne reçoit plus, encore un film policier fantaisiste où elle fait ses preuves. Elle se permettra d'être alors elle-même sans restrictions. Spontanée, vivante, gaie, naturelle surtout. Une petite bonne femme amusante, pas bien haute, mais spirituelle, intelligente comme le sont les femmes avec à propos et discrétion. Moins étudiée qu'Edwige Feuillère, moins cérébrale que Micheline Presle, mais reposante avec humour. Une petite victoire de la bonne humeur, du talent, et de la patience. Elle ne devra plus rien à personne ayant rendu généreusement ce que d'autres lui avaient prêté, très gentiment, en bonnes filles, ravies de voir qu'elle se casserait le nez. Le temps de l'épreuve est passé. Nous comptons une jeune première de plus.

Jacques MARNAY.



Elle est devenue très vite et malgré son très jeune âge, l'épouse très pratique d'un Rellys endetté et malheureux...

Son nez en l'air et ses jolies jambes lui ont fait brûler les étapes depuis A vos ordres Madame où elle était soubrette.



Avec la folle, l'inconstante Adé dans le grenier d'Histoire de Rire. Un petit, mais excellent rôle Gilbert Gil, découvre, cinématographiquement, la fantaisie...

MARIE MARTINE.

Marie Martine a été victime d'une erreur judiciaire. Enfant recueillie par une dame de compagnie, elle travaille dans la même maison que sa « marraine ». Or, la jeune fille de la maison est fiancée, et le fiancé vient rejoindre dans sa chambrette la petite domestique, si bien qu'un jour la fiancée les surprend et tue le jeune homme. Marie Martine s'enfuit, laissant croire à sa culpabilité. Un romancier plus ou moins louche la voit « sauter le mur » la recueille, puis soudain, inquiet, l'envoie dans un hôtel et la « vend » à la police. Marie-Martine est condamnée, fait trois ans de prison, pendant lesquels la véritable coupable se suicide. A sa sortie, Marie-Martine rencontre un brave provincial qui s'intéresse à elle, l'emmène chez lui et va l'épouser. Marie-Martine est la lumière de cette maison, la vieille mère aveugle s'attache à elle... Mais les ragots vont leur train et le romancier de naguère, raconte dans un roman à scandale ce qu'il sait de Marie-Martine. Retrouvant la jeune femme, il se dévoile assez ignoble, et retrouvant le secret de l'histoire, qu'il ignorait encore, il va tout raconter au mari... Un autobus providentiel lui passe sur le corps, la vieille meurt. Elle aussi a compris mais elle fait promettre à Marie Martine de ne rien dire... et sur ce secret que rien ne viendra plus révéler, le jeune couple commence une vie nouvelle et heureuse.

Ce film ne pourra passer inaperçu et fera même passablement parler de lui parce qu'Albert Valentin a repris une forme de découpage que le cinéma n'avait résolument adoptée qu'une fois dans *Thomas Garner*, les exemples comme *Sans Lendemain*, restant dans le cadre « évocation d'un souvenir ». L'exposé commence par la fin, le roman de Marie-Martine vient de paraître. Le romancier retrouve son héroïne et apprend comment elle a commencé une vie nouvelle, puis la vieille mère comprend une partie du secret. Après seulement une autre scène nous apprend que Marie-Martine, a fait de la prison, enfin l'enquête personnelle du romancier éclaire le début de l'histoire, le drame, le suicide de la coupable et ces scènes de début, ménagées jusqu'à la fin, précèdent immédiatement les dernières images. Cette forme de récit, réserve une valeur de mystère, une allure de roman policier à un exposé, à une histoire par ailleurs assez simple avec de larges concessions à la forme mélodramatique qui réussit si bien, en ce moment, au cinéma général et à Renée Saint-Cyr en particulier. Au milieu de tout cela qui, par ailleurs, est un travail consciencieux et assez heureux, Albert Valentin a réussi une scène de tout premier ordre, dans son rythme, son éclairage, sa présentation funambulesque, c'est celle en-

LA Critique

Le oncle (Saturnin Fabre) et le jeune homme (Bernard Blier). Ce passage appuyé sur un dialogue d'une philosophie pittoresque et peut-être facile est d'une veine excellente.

Renée Saint-Cyr se spécialise dans les femmes perdues et régénérées; elle aligne une belle série d'épaves retrouvées... mais elle a prouvé, recettes en main, combien



Sylvie, mère une fois encore, et aveugle dans Marie Martine.

les filles mères, victimes sociales qui essaient de devenir femme du monde en dépit de la méchanceté ambiante, avaient plus de succès encore que les garces et les filles tout court, celles qui sont perdues et pas retrouvées. Il est probable que sa distinction flatte le spectateur, puisqu'il marche en dépit des moyens assez monotones de l'interprète. Jules Berry est un vilain monsieur; comme il est heureux pour la corporation des vilains messieurs qu'il y ait Jules Berry pour les représenter, ils finissent par bénéficier d'une certaine indulgence. Que dire de Sylvie, sinon qu'elle est mère, aussi aveuglément (bon encore un « mot » involontaire) aussi dévouée à son bon gros Bernard Blier qu'elle le fut à son Charles Trénet. Bernard Blier se sort avec honneur de son rôle puisqu'on ne le trouve pas benêt, quand à Saturnin Fabre, quel bonhomme ! insupportable bonhomme mais sa scène unique étoffe toute cette histoire. Il n'a rien à voir avec l'action, et sa seule et rapide présence la fait rebondir. Le visage inquiet, buté et

inquiétant d'Hélène Manson entraîne son personnage plus loin qu'il n'est réellement écrit. Cette comédienne a le sens du drame, du drame refoulé, elle sera quelque jour la grande vedette d'une aventure grand-guignolesque. Debucourt connaît son métier, si je n'aime pas sa tête c'est purement personnel. Jeanne Fusier Gir fait démarquer l'action sur une note burlesque — évidemment — et Michel Morsay, avant de mourir, vient s'essayer dans le genre beau garçon, intermédiaire entre le beau jeune premier classique et l'élégant équivoque à la Troubetzkoi, ce qui n'est déjà pas si mal. Marguerite Deval a bien du métier, mais on ne l'a guère fait venir au studio que comme récitante pour amorcer un passage du retour en arrière.

R. M. A.

LE CHANT DE L'EXILÉ.

Pourquoi s'obstiner à parler d'un film de Tino Rossi ? Il se définit par lui-même, il est à de rares exceptions près, je pense à *Pièvres*, le film sans surprises pour lequel le rôle de la critique est inexistant. Si vous aimez Tino Rossi (et on ne compte plus dit-on, ses admirateurs) si vous aimez l'entendre chanter (et le premier postulat amène l'autre), vous irez bien entendu, entendre *Le Chant de l'Exilé*. Vous y verrez, en prime, Ginette Leclerc assez mal servie, Aimé Clariond qui reçoit des gifles car il joue un personnage assez peu recommandable, Gaby André qui est absolument ravissante, Lucien Galas en pionnier du Sahara, Georges Colin, Mihalesco, Romuald Joubé et quelques autres. Mise en scène d'André Hugon. Chansons diverses et nombreuses. Qu'on nous permette cependant de dire que si-tuer de nos jours une action au Sahara c'est jouer la difficulté. Et qu'il faut saluer cet amour du risque chez André Hugon.

G. G.

LA REVUE DE L'ECRAN

43, Boulevard de la Madeleine
Tél. : National 26-83
MARSEILLE

Directeur - Propriétaire : A. de MASINI.
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD
Secrétaire Rédaction GEF GILLAND

Abonnements France :
1 an : 150 frs.; 6 mois 80 frs.

Chèques Postaux :
A. de MASINI, 466-63 — Marseille

NOUVELLES ... LA MARE AUX CANARDS ... LA M

De Trois à Neuf

Certains films ressemblent à des pochettes-surprises d'avant guerre. On y va avec un petit pincement au cœur en se disant : « Qui va s'en voir ? Si le film s'appelle *Trois, Six Neuf*, on y voit un monde ! U dont : Michèle Alfa en téléthoniste (domaine de la silhouette), Suzy Delair (chef de la figuration intelligente), Bernard Blier. (figuration sans plus). On apprend en outre que l'opérateur s'appelle Agostini et le collaborateur technique de Raymond Rouleau; René le Hénaff.

LES ASSURANCES FRANÇAISES
Risques de toute nature
DIRECTEUR PARTICULIER
Maurice BATAILLARD
41, Rue Paradis, 81, Marseille
Tél. : 50-93

LE SOULIER de SATIN à la Comédie Française

La première du *Soulier de satin* aura lieu le 29 Novembre, mise en scène de J. L. Barrault et musique de scène d'Arthur Honegger, André Brunot, Yvonne, Pierre Dux, Marlène Donneaud, Chambrault, Jean Martinelli, Aimé Clariond, Belpêtre Julien Bertheau, Louis Seigner, J. L. Barrault, de Rigault, Le Marchand, Le Goff, Jean Vakourt, Jacques Charron, Jean Chevrier, Jean D-sally, Jacques Dacquino, Michel Vadet, Madeleine Renaud, Marie Bell, Mary Marquet, Andrée de Chauveron, Jeanne Sully, Henriette Barreau, Clarisse Deudon, Mireille Perrey, Louise Conte, Nicole Chollet et Janine Dehelly en sont les interprètes. La pièce en trois parties compte trente quatre tableaux.

le quart PESTRIN

(Coeu Pétilante)

dans tous les Cafés

Adressez les réponses :

SECRETARIAT DE REDACTION
DE LA REVUE DE L'ECRAN

43, Boulevard de la Madeleine
MARSEILLE



Suzanne Dehelly est la vedette de la revue de fin d'année à l'A. R. C.

Au théâtre Saint Georges *Fils de Personne* de Henry de Montherlant succèdera à l'École des Ménages. Henri Rollan en sera à la fois le metteur en scène et l'interprète principal avec Suzanne Dantès et le petit Michel François.

Each va reprendre au théâtre de la Porte Saint Martin le rôle de l'abbé Pellerin dans *Mon Cure chez les riches*.

La Direction générale de la Cinématographie Italienne a été transférée de Rome à Venise. Directeur Général Gino Ruffo. C'est d'ailleurs à Venise que seront terminés les films commencés et interrompus à Rome.

Winnie Markus tourne actuellement dans *Le Jour ensorcelé*.

Suzy Delair passe actuellement au théâtre de l'Etoile.

Nous avions raison d'écrire dernièrement que Marc Gilbert Sauvageon était un auteur très en vogue. Il a travaillé à l'adaptation du prochain film de Christian-Jaque *Le Cavalier de Rio de Janeiro* et le Baubou vient de retenter une de ses dernières pièces: *Rêves à l'italien*.

Jany Holt et Claude Sainval jouent *L'Heure du Berger*, d'Edouard Bourdet, au théâtre Gramont (ex-théâtre des Optimistes).

Willy Fritsch tourne actuellement *Pourquoi mens tu, Elisabeth?*

Gustav Fröhlich a terminé: *Famille Froehlich* sous la direction de Carl Froehlich avec Henry Porten, Käthe Dickhoff et Elisabeth Fritschchildt.

Le prochain film de Jeff Nusso: *La Belle Saison* aurait comme interprètes principaux: Paul Bernard Rellys et Léo Marjane. La réalisation commencerait à la fin du mois.

FICHES TECHNIQUES

Vie de Plaisir.

Auteurs: Scénario original: Albert Valentin.
Réalisation: Albert Valentin.
Adaptat. et dial.: Charles Spaak.
Chef opérateur: Cotteret.
Décors: Guy de Gastyne.
Techniciens: Assistant: Cariven.
Opérateur: Weiss.
Montage Thibaut.
Interprètes: Albert Préjean, Claude Génia, Aimé Clariond, Jean Paqui, Yves Deniaud, Jean Servais, Maurice Escande, Pierre Magnier, Yolande LaFon, Roger Karl, Noël Roquevert, Hélène Constantin.
Studio: Neully.
Extérieurs: Château de Champs (Seine et Oise) et Villers-Cotteret.
Commencé le 27 Septembre 1943 et extérieur.

Pierre et Jean.

Réalisation: André Cayatte.
Auteurs: Roman de G. de Maupassant.
Adapt. et dial.: A. P. Antoine.
Chef opérateur: Charlie Bauer.
Décors: André Audrejew.
Techniciens: Assistant: J. Devalvro.
Opérateur: Duculot.
Son: Sivel.
Montage: M. Beaugé.
Interprètes: Renée St Cyr, J. Dumessnil, Noël Roquevert, Dany Chaumont, Gilbert Gil, Bernard Lancret, Solange Delporte, Chamarat, René Génin.
Studio: Billancourt et Neully.
Commencé le 30 Août 1943.

Félicitations.

Le manifeste que nous avons publié ici même dans un de nos derniers numéros nous a valu une très abondante correspondance. Tous les lecteurs qui nous ont écrit à ce sujet sont entièrement d'accord avec l'auteur et tiennent à lui exprimer leurs félicitations pour son cran et sa franchise. Nous avons été heureux de voir prendre aussi à cette insertion un petit air d'échange de points de vue, une petite allure de tribune libre, que cela soit pour tous un encouragement.

NOTRE COUVERTURE



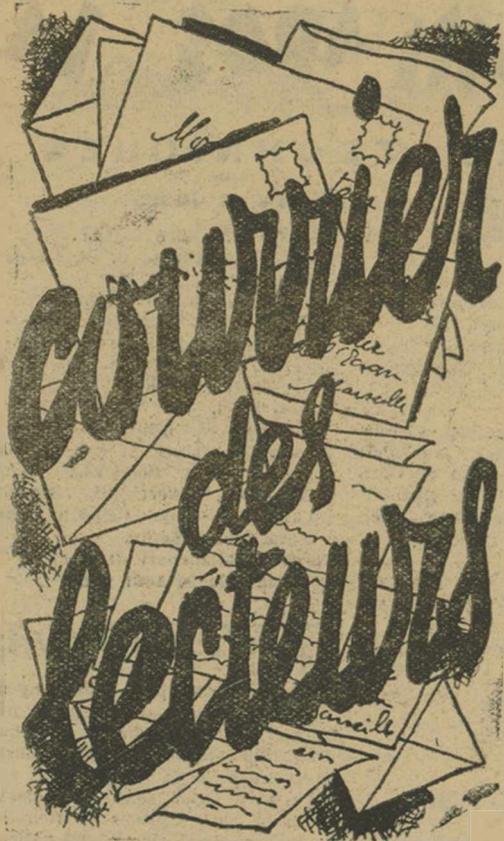
Chacun sait que Marika ROKK était à Paris dernièrement. Elle y a parlé de *La Femme de mes rêves* avec une ingratitude et une mémoire toutes féminines. Car avant *La Femme de mes rêves*, Marika a tourné *Le Démon de la danse* ou une charmante histoire d'égyptologue, de danseuse et de sports d'hiver. C'est le public parisien qui a trouvé le titre du film en même temps qu'il était le premier à l'applaudir, on y verra tout ce qui fait le succès du genre: taillieux grandioses de music-hall, figuration empanachée toute une audience vivante et chaude, toute une démonstration des talents de Marika qui ne sont pas négligeables. Et c'est aussi un adieu au noir et blanc puisque *La Femme de mes rêves* est en couleurs et avec lui tous les prochains films de Marika Rokk, danseuse et comédienne.

AVIS TRÈS IMPORTANT

Par décision du Comité d'Organisation de la Presse, les journaux et périodiques ne peuvent pas augmenter le nombre de leurs abonnés existant au 15 Novembre. Les abonnements nouveaux ne pourront être acceptés qu'en remplacement d'abonnements non renouvelés à leur expiration par leurs titulaires actuels.

En conséquence, nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs de ne pas attendre l'échéance de leur abonnement pour nous en faire tenir le renouvellement. Dans le cas contraire, nous nous verrions obligés, le dernier numéro envoyé, de reporter leur abonnement sur des souscripteurs nouveaux. En ce qui concerne ces derniers, nous prions nos lecteurs désireux de s'abonner, de nous faire parvenir sans retard une demande d'inscription, qui recevra satisfaction au fur et à mesure de nos disponibilités.

Nous rappelons que le montant de l'abonnement à « La Revue de l'Écran » est de Frs: 150 pour un an et de Frs: 80, pour six mois. Tous les règlements devront se faire, soit directement en nos bureaux, soit par versement à notre Compte courant Postal: 466.62 Marseille, au nom de A. de Masini, 43, Bd de la Madeleine, Marseille.



G. S. à Mmes. — Merci. Vos encouragements nous sont très précieux. Ils nous aident à faire la Revue telle que vous la voulez. Oui je partage votre admiration pour Edwige Feuillère. Vous la verrez bientôt dans *Lucrèce* en elle dépeint vraiment toutes la richesse de son talent. Vous avez eu satisfaction pour Blanchat. Quant à Raymond Rouleau nous en avons beaucoup parlé déjà et nous continuerons car son activité est consolable. Vous voilà rassurée ?

Anne Marie L. à Clermont Ferrand. — Vous avez raison de vous intéresser au côté technique de cette branche. Écrivez au Centre des Hautes Etudes Cinématographiques 70 Rue de Ponthieu à Paris, vous aurez tous renseignements utiles et surtout pratiques. Nous recevrons vos coupures avec le plus grand plaisir et nous vous en remercions d'avance.

Solange, Mireille, Fernande et Josette F. à Monaco. — Ainsi vous trouvez Fernandel très, très, très beau. Bon. Et tous ses films vous amusent follement Re-Bon. Vous le verrez sous peu dans *Adrien*. Son prochain film sera probablement *Cœur de Coq*.

J. B. à Maracille. — Hugotte Faget jouait dans *Montmartre sur Seine* et Denise Bréil dans *L'air d'Or*.

Léonce L. à Nîmes. — Oui je crois Micheline Presle très intelligente. Un peu de patience nous parlerons bientôt d'elle et de Georges Rollin lequel joue actuellement au Vieux Colombier: *La Peur des Miracles*. Votre lettre a été transmise.

Christiane J. à Cannes. — Le numéro vous a été expédié.

Jean R. — Oui, écrivez au Centre de notre part. C'est à l'heure actuelle, la ressource la plus sérieuse dans votre cas.

Impr. MISTRAL - Cavailhon.

V. P. à Saint Fons. — Merci, merci, merci. Mais je vous reçois un peu trop indulgente. Non ? Nous essayons de faire pour le mieux. Le meilleur film de Danielle Darrieux, de Micheline Presle, Jean Tissler et Fernand Gravy? C'est une question d'opinion personnelle. Mais si vous voulez mon avis, et dans l'ordre: *Mayerling*, *Histoire de Nitte*; *L'Enfer des Anges*; *Si j'étais le Patron*. Est-ce le vôtre ? Oui *La Comédie du Bonheur* est un film intéressant mais incomplet au sens propre du terme car plusieurs scènes qui figuraient au découpage manquent à la version qu'on projette. Pour Michèle Alfa: *Prince Rouboule*, *Adrienne Lecouvreur*, *Lumières de Paris*; *Paix sur le Rhin*; *Le dernier des Six*; *La Neige sur les Pas*; *La Femme que j'ai le plus aimée*; *A la Belle Frigate*; *Port d'Attache*; *L'Anne de la Nuit*; *Le Pavillon Brûlé*; *Le Secret de Madame Clapain*; *Jeunesse*. *L'Aventure est au coin de la rue* (actuellement en cours de réalisation). J'ai transmis vos félicitations à Ger Gilland qui vous renvoie ses remerciements (me voilà promu facteur mondain!!!)



Claudine B. à Chambéry. — Mais nous parlons constamment de Louis Jourdan ! Impossible pour les photos de films. Non Jean Marais n'est pas marié. Prochain film ? Le Cavalier de Rou Clare, réalisation de Christian Jaque.

Les clichés publiés dans ce numéro ont été visés R. R. de 5161 à 5189.

Mlle P. à Roanne. — J'ai suivi votre conseil, vous pouvez le constater. Mais si ce n'est pas agréable à lire, croyez-vous que c'est intéressant à écrire ? Non la totalité des lecteurs ne rentre pas obligatoirement dans l'une ou l'autre des catégories que vous indiquez mais beaucoup s'y engouffrent sans hésitation. Merci de votre mot qui plaide pour une minorité agissante !

Aldo L. à Collanges. — Le numéro que vous demandez est épuisé. Tous mes regrets.

S. G. à St Lambert. — Oui nous transmettons toutes les lettres sans aucun frais.

Pierrette T. à Toulon. — Les numéros que vous demandez sont épuisés. *Arlette et l'Amour*, *Atout cœur* et *L'amour n'est pas swing* ne font qu'un seul et même film. Non Louise Carletti ne fait rien en ce moment.

Renée L. à Monte Carlo. — Principaux films de Raimu: *Le Blanc et le Noir*, *Les Cadets de l'Escadron*, *La Petite Chocolatière*, *Mamzelle Nitouche*, *Théodore et Cie*, *J'ai une idée*, *Gaspard de Besse*, *Mont Place Pigalle*, *Charlemagne*, *Marius*, *Fanny*, *César*, *Faisons un rêve*, *Ces messieurs de la Santé*, *Étrange Monsieur Victor*, *Gabouille*, *Sois de Coco*, *Les Pères de la Couronne*, *Les rois du sport*, *Le Roi*, *Les nouveaux riches*, *La Femme du Bouffanger*, *Dernière jeunesse*, *Monsieur Brattonneau*, *L'homme qui cherche la vérité*, *Un tel père et fils*, *Parade en sept actes*, *La fille du Puitsotier*, *Les petits mens*, *l'Arlésienne*, *Les incognitos dans la maison*, *Monsieur la Souris*, *Le Bienfaiteur*, *Le Colonel Chabert*, *Jean Louis Barrault*, est au Vésinet.

Nadia St G. à Valence. — Jean Gilland a été bloqué en Afrique au Nord avec toute la troupe de Des-lys.



Jean Marais semble avoir atteint une popularité non négligeable, celle qu'on mesure aux lettres transmises...

Faulette G. à La Seyne. — J'ignore absolument si José Lucetoni doit tourner un film prochainement. Oui vous pouvez écrire par notre intermédiaire. C'est Hubert de Malet qui tenait ce rôle dans *Patricia*.

Elise K. à Toulon. — *Monsieur des Lourdes* a été tourné en 1942.

Etienne M. à Châteaurenard. — En dehors de ceux que vous citez voici les films tournés par Blanche Brunoy. Vous n'avez rien à déclarer ? *Le Voleur de femmes*, *Altitude 3.200*, *Cavalcade d'amour*, *La hôte humaine*, *La peau d'un autre*, *Quartier Latin*, *Vie Privée*, *Cœur du rivage*, *Au Bonheur des Femmes*, *Les Cadets de l'Océan*, *Le Capitaine blanc* et en cours de réalisation: *Le Voyageur sans bagage*. Pour Madeleine Sologne: *Adrienne Lecouvreur*, *Le père Debonnard*, *Le monde tremblera*, *Les hommes sans peur*, *Départ à zéro*, *Créations Sidéales*, *Vautrin*. Enfin pour Louise Carletti: *L'enfer des Anges* et *L'Assassin a peu de nuit*.

G. G. à Béziers. — Marika Rokk est doublée généralement par Rita Reito. Je crois qu'elle ne connaît pas le français ou très peu tout au moins. Assia Noris est d'origine russe mais elle a fait toute sa carrière en Italie, elle est mariée au metteur en scène Mario Camerini. Mille regrets, mais je ne donne jamais d'âge. Vous me demandiez de répondre clairement. Voilà qui est fait.

Georges M. à Grasse. — Il vous a été répondu directement en ce qui concerne les numéros demandés. Oui c'est bien Lonide Moguy qui a réalisé *L'Empreinte du Dieu*.

Monsieur Carletti

Le Gérant: A. DE MASINI